



## Ua Huka

Notre Père qui es aux cieux.

Il est une heure du matin, la famille Ohotava fait la prière, puis le signe de croix devant une statuette de la Vierge Miraculeuse en plastique fluorescent. Ainsi pas besoin de gilets de sauvetage.

Il est une heure du matin au port de Tahauku. Un pêcheur largue les amarres de son bonitier, nous quittons Hiva Oa, l'île de Paul Gauguin et de Jacques Brel. Cap sur Ua Huka.

Nous sommes treize à bord, dans deux mètres sur trois. Le père Ohotava s'étend de tout son long. Le fils aîné l'imité et s'endort aussitôt, la visière de sa casquette sur les yeux, de puissantes basses dans les écouteurs. Cinq enfants se fabriquent un royaume de couvertures. Cramponnées à la banquette arrière, la mère et les trois filles roulent clopes sur clopes. Bavardes, radieuses, elles sont comme du roc, résistantes à la houle, au sel, à la fatigue et au froid.

Le vent se lève, les vagues se forment, la mer se creuse.

Des étoiles filent à travers la Voie lactée. La lune disparaît. Nuit noire. L'estomac se fait fragile. Nuit blanche. Le seau tourne, ça nourrit les poissons.

Un peu avant six heures, le soleil se lève enfin, le père aussi. Mâchoires massives, cheveux ras, poigne du terrien et chemise des îles. Il a 40 ans, il s'est marié en septembre dernier, il me montre l'alliance. Aux Marquises, on se marie quand on est sûr. Avant, on butine, on se reproduit. C'est ainsi, Dieu décide du nombre d'enfants mais ce sont les hommes qui choisissent la date du mariage. Ici, il n'est pas rare d'être plusieurs fois grand-père à 40 ans. Ici, on ne divorce pas.

Le ronronnement du moteur, les mots du père et l'horizon tout autour. Je suis à neuf mille kilomètres du Japon, huit mille kilomètres du Chili et sept mille kilomètres de l'Australie. Un poisson volant me frappe l'épaule, ma stupeur fait rire les filles Ohotava.

L'île de Ua Huka grandit lentement, se précise. Le père y est né mais n'y a plus mis les pieds depuis dix-huit ans. Ce sera une de ces fêtes. L'un de ses fils vient s'asseoir à ses côtés. Il a 8 ans, c'est son père tout craché, il aime déjà la mer, ce sera un bon pêcheur.

Sept heures, nous laissons à bâbord deux îlots couverts d'oiseaux et nous protégeons du ressac dans une échancrure très profonde, vertigineuse, un port naturel à l'abri de la houle qui se fracasse contre les falaises de roche volcanique. Au fond de la baie, le village de Vaipae, une vallée verdoyante, plus haut, des terres rougies par l'érosion, des arêtes montagneuses, leurs sommets dans les nuages.

Est-ce une île? Est-ce une montagne? L'émotion du père est grande.

À peine débarqué sur les quais de Vaipae, me voilà dans la benne du pick-up d'un oncle Ohotava, filant à plein régime vers le village de Hane, longeant la côte sud par l'unique route de l'île. Le soleil sur le crâne, les alizés dans le visage et dans les yeux, des paysages à couper le souffle. En remontant la vallée, on passe du vert tendre au vert vif. On emprunte quelques lacets, franchit un modeste col, et c'est une plaine lunaire, aride. Sur la droite, un tout petit aérodrome, on n'y accède qu'en *Dornier*, dix-neuf passagers à bord. Sur la gauche, le site du festival pour lequel je suis à Ua Huka.

Les six cents habitants de l'île se préparent à accueillir pour la première fois le Festival des arts marquisiens, quatre cents danseurs et percussionnistes venus des six îles habitées de l'archipel.

Une demi-heure suffit à traverser Ua Huka, de part en part. Au village de Hane, un petit cheval broute le rond central d'un terrain de football. Le premier habitant rencontré conduit une jeep fatiguée, de ces machines qui ne s'encombrent pas d'accessoires. Il ressemble à l'image que l'on se fait du Marquisien, c'est-à-dire aux portraits des prospectus qui vendent le produit *Marquises*. Il est trapu, robuste, torse nu, tatoué, il porte une queue-de-cheval et un collier en dents de cochon. Quand je lui demande s'il sait où habite Céline Fournier, il me dit que c'est sa grand-mère, il ouvre une portière.

- Merci. Tu habites le village?
- Non, je suis en vacances.
- En vacances? Mais tu es d'ici?
- Oui, je suis né ici, c'est mon village.
- Et tu vis où le reste du temps?

Il vit en Suisse. Quand il n'est pas en vacances aux Marquises, Sébastien travaille à Genève comme

gestionnaire de stock dans un centre commercial. Il est venu ici passer les fêtes de fin d'année avec trois amis.

Comment s'est-il retrouvé à Genève? L'amour bien sûr. Une Suisse sous le charme des Marquises, et des Marquisiens.

Pas le temps d'en apprendre davantage, nous voilà chez «grand-maman Céline». Elle tient l'Auberge Hitikau, du nom de la montagne qui domine le village de Hane, le point culminant de l'île. *Auberge* est un grand mot, il désigne en réalité trois chambres. Une première est occupée par un autre petit-fils et sa compagne, une deuxième, par le petit-fils adoptif du frère du mari de Céline. Bienvenue chez les Fournier, la nuit ne coûte pas grand-chose et le repas du soir est compris.

La mer a été généreuse ce matin, j'aurai une langouste entière comme premier repas, et un sac de mangues pour le dessert. Le luxe est une notion toute relative.

Chez Céline, comme dans tous les foyers de l'archipel, l'aménagement d'intérieur n'est pas la priorité. Les Marquisiens donnent ou jettent, ils n'accumulent pas. Ni étagères, ni tableaux, aucun élément décoratif. Sur une table couverte d'une nappe en toile cirée, une bougie prête à l'emploi en cas de panne d'électricité et un téléviseur recouvert d'un tissu à fleurs. Punaisés contre une paroi en parpaing, une liste de numéros de téléphone et un portrait du mari décédé, visage rond et cheveux bouclés, un patriarche bon vivant, c'était l'ancien maire de Hane.

Quand je demande à Céline d'où vient son patronyme, elle me répond que son aïeul, un Français, était venu s'installer sur l'île de Ua Huka. Cinq générations plus tard, presque tout le quartier s'appelle Fournier.

Le lendemain matin, huit heures sonnantes, les cloches de l'église appellent les fidèles. Endimanchés, ils grimpent les trois marches de l'auvent, poussent une porte de bois massif et se purifient au bénitier, qui est un coquillage. Dans la nef, dix rangées de bancs et autant de chaises en plastique estampillées *Paroisse Sainte Thérèse*. Ils cherchent une place, ni trop proche de l'autel, pour échapper à la surveillance du curé, ni tout au fond, où l'air peine à circuler, ni trop à l'est, pour éviter les premiers rayons du soleil. L'église est comble. Beaucoup de jeunes portent un T-shirt *Jeunesse de Ua Huka*, une association chrétienne très active. Entre de larges fenêtres rectangulaires ornées de vitraux en plastique verts, rouges et jaunes, douze gravures sur bois montrent un chemin de croix bordé de cocotiers. Sur les deux sculptures qui entourent l'autel, les visages de Marie et de Jésus ont des traits polynésiens. Parmi l'assemblée, deux guitaristes et un joueur de ukulélé accompagnent des chants beaux à pleurer. Ils font très vite oublier la chaleur moite, la peinture défraîchie, les insectes et les pleurs des enfants.

Aussi enivrant que les chœurs, le parfum des femmes, ces philtres d'amour glissés dans leur coiffe végétale. Effluves de santal, de menthe, d'ylang-ylang, de tiare, de jasmin, de gingembre. Les filles célibataires aguichent les jeunes hommes assis au fond de l'église, elles agitent délicatement leur livret de cantiques comme un éventail, elles laissent apparaître une épaule, un mollet, leur rouge à lèvres ou le tatouage de leur nuque. Ces messieurs, quant à eux, tuent le temps, et quelques mouches, ils tirent les cheveux de celui qui est devant, ils enlèvent la chaise de celui qui se rassoit après la prière.

On me traduit le sermon du curé. L'histoire d'un paysan interrogé sur l'in vraisemblable miracle de l'eau

transformée en vin. Il répond qu'il ne peut expliquer ce prodige mais qu'il est reconnaissant au Christ de lui avoir donné la force de ne plus boire la moitié de son salaire. Il authentifie ainsi le miracle du vin transformé en eau.

À la sortie de la messe, surprise. Dans le préau de l'église, une vingtaine d'écoliers exécutent des danses païennes, dans le plus pur respect de la tradition marquisienne. Aux rythmes du tambour de l'institutrice et des claquements de mains de parents radieux, les enfants donnent tout ce qu'ils peuvent.

Un peu plus loin, des jeunes ont préféré consacrer le temps de la prière à honorer la brasserie de Tahiti et son dieu *Hinano*. J'accepte l'invitation. Descends ta bière cul sec ! Je refuse la proposition. Celui-ci boit depuis la veille, il n'a pas dormi, il a les yeux rouges, le front en sueur, il se répète. Français de merde ! J'ai beau lui répéter qu'il est plus Français que moi, qu'il l'est même tout à fait depuis plus d'un demi-siècle. Son alcool est stérile.

Heureusement, il y a Zak. Il porte un T-shirt *Respect*, habite l'île de Hiva Oa et passe ici ses vacances en famille. Il y a aussi Alfred. Il porte des rastas et, dans les bras, sa fille Ida. Fume, c'est du bio ! Décidément. Leur pipe est végétale, sciée dans la branche d'un arbuste que l'on jurerait créé par le Seigneur pour cet usage. Quand la pipe se bouche, Alfred en fabrique une autre avec une feuille d'aluminium.

Arrive Sébastien, il s'en va à la plage dresser sa nouvelle jument, je le suis. Sa méthode est aussi simple qu'efficace. Il entraîne sa monture dans la mer. La densité de l'eau l'empêche de ruer. Après un petit quart d'heure de gesticulations, lasse, elle finit par se laisser monter, et fait la fierté d'un gestionnaire de stock promu pour l'occasion dresseur de chevaux sauvages.